

[Accueil](#)[Revenir à l'accueil](#)[Collection](#)[La correspondance croisée entre François Guizot et Dorothée de Lieven : 1836-1856](#)[Collection](#)[1837-1839 : Vacances gouvernementales](#)[Collection](#)[1837 : Guizot en retrait du gouvernement. Dorothée se sépare de son mari](#)[Collection](#)[1837 \(14 septembre - 5 octobre\) Item47. Val-Richer, Lundi 25 septembre 1837, François Guizot à Dorothée de Lieven](#)

## 47. Val-Richer, Lundi 25 septembre 1837, François Guizot à Dorothée de Lieven

Auteurs : **Guizot, François (1787-1874)**

### Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

5 Fichier(s)

### Les mots clés

[Famille Guizot](#), [Politique \(France\)](#), [Relation François-Dorothée](#), [Réseau social et politique](#), [Santé \(Elisabeth-Sophie Bonicel\)](#), [Vie familiale \(Dorothée\)](#)

### Relations entre les lettres

**Collection 1837 (14 septembre - 5 octobre)**

*Ce document est une réponse à :*

[48. Paris, Lundi 25 septembre 1837, Dorothée de Lieven à François Guizot](#)

[Afficher la visualisation des relations de la notice.](#)

### Présentation

Date 1837-09-25

Genre Correspondance

Editeur de la fiche Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Incipit J'ai besoin de vous parler.

Publication Lettres de François Guizot et de la princesse de Lieven (1836-1846), préface de Jean Schlumberger, Paris, Mercure de France, 1963-1964, vol. 1, n°88/123-124

# Information générales

LangueFrançais

Cote

- 183-184, AN : 163 MI 42 AP Papiers Guizot Bobine Opérateur 1
- II/207-214

Nature du documentLettre autographe

Supportcopie numérisée de microfilm

Etat général du documentBon

Localisation du documentArchives Nationales (Paris)

TranscriptionN°47 Lundi, 5 heures

J'ai besoin de vous parler. Vous n'êtes pas là. Vous ne m'entendez pas. Ce que je vous dis n'ira à vous que dans deux jours. Mais j'ai besoin de vous parler. Vous avez eu un tel accès de désespoir ! Pardon dearest, pardon ; ma première impression n'a pas été toute pour vous, pour vous seule. Je vous ai vue désolée, sanglotant. J'ai été navré. Mais au même instant un mouvement de tristesse toute personnelle s'est élevé en moi. Quoi ? Je ne suis pas encore parvenu à vous donner plus de confiance dans ma tendresse ! Ma tendresse n'a pas sur vous plus de pouvoir ! Vous ne savez pas tout ce que vous êtes pour moi, tout ce que j'ai dans le cœur pour vous. Mais moi je le sais ; je le sens. Quelque fois encore, je m'en étonne ; je me demande si c'est bien vrai. Et ce que je me réponds à moi-même, je vous l'ai dit ; je vous le redis tous les jours. Moi aussi, Madame, j'avais enfermé mon âme dans un tombeau. Vous l'en avez fait sortir. Vous l'avez appelée, et elle est venue à vous ; elle a ressuscité devant vous. Quelle marque d'affection peut égaler celle-là ? Savez-vous quel bonheur j'avais possédé, j'avais perdu ? Savez-vous que si l'on m'eût dit : - Il y a sur la terre une créature, qui peut vous rendre une heure de ce bonheur - j'aurais souri, avec le plus incrédule dédain ? Et que, si l'on m'eût dit aussi : - cherchez dans le monde entier une épingle perdue, si vous la trouvez, vous retrouverez une heure de votre bonheur je serais parti, à l'instant même ; j'aurais cherché toute ma vie pour courir après cette imperceptible chance ? Voilà où j'en étais Madame, avant le 15 Juin. Voilà quel chemin j'ai eu à faire pour arriver à vous, pour vous dire ce que je vous dis aujourd'hui. Est-ce assez pour que j'aie sur vous la puissance d'écartier le désespoir, d'arrêter les sanglots ? Est-ce assez pour que vous ayez foi, en moi ? Et vous croyez que je ne supporterais pas vos sanglots ! Je supporterais tout, tout, Madame pour combattre, pour adoucir un moment votre peine. J'ai bien supporté de voir mourir, mourir lentement les créatures que j'aimais le mieux au monde ; je n'ai pas cessé un instant de les regarder, de leur parler pour que le sentiment de ma tendresse se mêlât à leur angoisse, à leur dernier souffle et qu'elles l'emportassent en me quittant. Et ce qui m'a donné, ce qui je crois me donnerait encore ce courage, c'est que j'ai, de la puissance d'une affection vraie et des souveraines douceurs qui y sont attachées, une si haute idée qu'il me semble que le plus grand bien qu'on puisse faire à une créature désolée à une créature qui souffre, c'est de lui répéter sans cesse. Je l'aime ! Je l'aime ! Pour moi, je ne connais point de douleurs que ces mots d'une bouche chérie n'aient la vertu de calmer.

Mardi 7 h. 1/2 Je ne comprends guère comment, dès le 5 sept., aucun commérage aurait pu parvenir à Carlsbad. Il faudrait qu'on sy fût pris de bien bonne heure. Du

reste, je crois à beaucoup de malice et de trahison possible. Les passages que vous me transcrivez me tourmentent beaucoup. Il faut attendre l'effet du comte Orloff. C'est sur cela que vous comptez, que nous comptions une chose me déplaît extrêmement dans tout ceci, c'est de ne pouvoir me faire une idée du pays, des mœurs, de l'état social, des caractères qui le rendent possible. Je me rappelle l'indignation où nous étions de ce que l'Empereur Napoléon ne voulait pas souffrir que Mad. de Stael habitât Paris. Et pourtant quelle différence ! Il y avait pour lui un motif, un motif, sérieux.

La conversation, le salon de Madame de Stael auraient été pour lui un véritable embarras. Mais ici, quel intérêt peut-on avoir à vous faire sortir de France ? Quel inconvénient entraîne votre séjour ? Une pure fantaisie. Cela déplaît. Vous ne faites pas tout ce qui plaît. Quel misérable et terrible enfantillage ! J'ai bien envie de crier : vive la Charte !

Je reviens à M. de Lieven. Que lui répondez-vous ? Vous avez, avec lui, comme avec l'Empereur, comme avec tout votre monde, une situation faite, déterminée. Vous vous y êtes bien positivement établie et dans vos entretiens de Londres avec le comte Orloff et dans les lettres à lui et à M. de Lieven que vous m'avez montrées. Vous devez, ce me semble vous y maintenir tout simplement. Les hésitations, les agitations, même purement apparentes de langage seulement rendent tout beaucoup plus difficile. Une résolution simple, claire, clairement exprimée et tranquillement maintenue, coupe court à beaucoup d'embarras, non seulement au fond, mais dans la forme. Car je ne mets pas le fond en doute ; c'est de la forme et des embarras extérieurs qu'il s'agit. C'est à cela qu'il faut pourvoir. Nous en causerons bien complètement le 6 octobre. J'attends de jour en jour l'ordonnance de dissolution.

Ma mère est beaucoup mieux. A moins de nouvel accident, je ne puis penser à lui proposer de revenir plutôt à Paris. Elle se trouve bien ici. Ma mère est à l'âge où l'on a un égal besoin de distraction et de repos. La campagne lui donne l'un et l'autre. Il y a une foule de petits intérêts, de petits soins qui l'amusent ; et l'égalité de la vie, le silence de l'atmosphère, la paix de tous les aspects qui l'environnent lui assurent cette espèce de quiétude morale qui dépend, pour les vieillards des circonstances physiques au milieu desquelles ils sont placés. Si l'indisposition de ma mère reparaissait un peu sérieusement je n'hésiterais cependant pas à la ramener tout de suite à Paris. Mais comme elle en serait, fort contrariée, il y faut une vraie nécessité.

11 heures Voilà le N° 48. Qu'il est triste et si bon, si doux ! Je me console un peu en pensant que vous serez, que vous êtes déjà, un peu consolée. Vous avez une date. Nous avons une date. Il y a encore dans ce n°48, une bien mauvaise, une bien coupable parole. Je n'y reviens pas aujourd'hui. Mais j'y reviendrai. Dearest, ne me mettez rien sur le cœur. Il y a tant de choses dedans ! et toutes pour vous ! Adieu. Adieu. Adieu me plaît, mais ne me suffit pas. G.

## Citer cette page

Guizot, François (1787-1874), 47. Val-Richer, Lundi 25 septembre 1837, François Guizot à Dorothée de Lieven, 1837-09-25

Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Consulté le 15/01/2026 sur la plate-forme EMAN :  
<https://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/966>

Copier

## Informations éditoriales

Numérotation de l'auteur 183-184

Date précise de la lettre Lundi 25 septembre 1837

Heure 5 heures

Destinataire Benckendorf, Dorothée de (1785?-1857)

Lieu de destination Paris (France)

Droits Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution - Partage à l'Identique 3.0.

Lieu de rédaction Val-Richer (France)

Notice créée par [Marie Dupond](#) Notice créée le 17/03/2019 Dernière modification le 18/01/2024

---